

## ***TÉMOINS***



## ENTRETIEN AVEC BÉATRIX BECK à l'occasion du quarantenaire de la mort de Gide\*

par Henri HEINEMANN

Le père de Béatrix Beck était un ami d'André Gide avec qui s'était échangée une correspondance, si bien que sa future — et dernière — secrétaire n'arrivait pas en pays totalement inconnu. C'est aussi ce qui l'enhardit à entrer plus étroitement en relation avec l'écrivain. Belge de naissance (mais non : wallonne !), possédant une licence de droit guère utilisable puisque obtenue par une étrangère, Béatrix Beck, après avoir été durant toute sa jeunesse, une lectrice de plus en plus passionnée de littérature, commençait une carrière d'écrivain : elle venait de publier chez Gallimard, en 1948, *Barny*. Quoiqu'il n'eût pas reçu de service de presse, Gide lui adressa en Angleterre, où elle séjournait, une lettre très encourageante, terminée par un « *bien attentivement vôtre* » qui la réjouit.

Or, le contenu de la lettre était moins que banal ; authentique, certes, et n'omettant aucune critique positive. Essentiellement, il l'invitait à toujours plus de rigueur de style, plus de sobriété. On sait par l'œuvre de Béatrix Beck à quel point ce lui fut profitable.

Un peu plus tard, car il fallait bien vivre, la jeune romancière travailla comme sténo-dactylo d'un courtier en réassurance. À l'occasion d'une visite au Vaneau, elle vit André Gide chez la Petite Dame, et l'écrivain se lamenta à l'idée que la jeune femme risquât, dans le courrier commercial, de prendre de mauvaises habitudes d'écriture. « *Il avait eu l'intention de me faire travailler à la maison d'édition créée par Pierre Herbart, mais elle était mort née* » : on comprend qu'elle ait bondi sur l'occasion lorsque Gide lui demanda si, plutôt que d'être la secrétaire d'un courtier, elle n'accepterait pas de devenir sa secrétaire à lui. Il y avait dans la formulation une certaine coquetterie innée. Secrétaire de Gide ? De quoi rêver.

Quel rôle cela signifiait-il ? Béatrix Beck le résume ainsi. En premier lieu, le défendre contre les journalistes (n'oublions pas que Gide était octogénaire), encore que, curieux de nature, il se faufile parfois et vint au téléphone ! En second lieu, aider à l'ouverture du courrier dont Gide recevait quotidiennement plusieurs kilos. C'est dire que le futile, l'inutile, passait directement à la «chaudière» ; c'est ainsi qu'était baptisée la corbeille à papiers. Quelquefois, Gide dictait un courrier, mais l'on sait que lui-même aimait rédiger ses lettres. En revanche, il fit taper à sa secrétaire les Correspondances Gide-Valéry et Gide-Martin du Gard, ce qui n'était pas une mince affaire. À cela s'ajouta la frappe de *Ainsi soit-il*.

Béatrix Beck, pour un salaire modeste, travaillait à plein temps, dès neuf heures ; Gide aimait l'exactitude, vieille vertu protestante. Ce salaire modeste pourrait faire croire à un manque de générosité : erreur. N'est-il pas amusant à ce propos de noter qu'une partie du travail de sa secrétaire consistait... à envoyer des mandats, car les «tapeurs» ne manquaient pas. En vérité, Gide, riche de naissance à son corps défendant, n'avait pas une notion réelle de l'argent, encore qu'il eût du cœur : on se rappelle la réflexion de *Si le grain ne meurt* à propos du professeur de piano, Mlle de Goeklin, qui semblait ne pas manger à sa faim. Curieusement donc, le Gide qui avait défendu l'œuvre de Knut Hamsun est le même qui, pour la générale des *Caves du Vatican*, en 1950, fit réparer un smoking usagé, lequel, soit dit en passant, lui coûta plus cher qu'un smoking neuf ! Vivant souvenir qui conforte l'image d'un homme qui savait se montrer généreux comme en témoigne le don qu'il fit d'une partie de sa bibliothèque à un sanatorium, Béatrix Beck se chargeant à sa demande de l'arrachage des pages dédicacées.

Comment revoit-elle Gide, quarante années s'étant écoulées ? Au fond, il était capable de se montrer fort différent selon les moments, et pour tout dire inattendu : élégant, certes, mais aussi étrangement affublé et coiffé parfois. Lors de la première rencontre, au Vaneau avons-nous dit, il portait un lainage «framboise», des mitaines et un chapeau cabossé. Ce qui ne contredit pas son souci de se présenter, chez lui, en tenue correcte, le visage rasé dès neuf heures, alors qu'un Herbart pouvait paraître en peignoir à la fin de la matinée ! Gide se montra

toujours amical envers Béatrix Beck, tout en conservant un minimum de distance : ainsi ne l'invita-t-il qu'une fois à prendre le thé en sa compagnie.

Du comportement général, l'ancienne secrétaire avoue que l'homme était attachant, en partie à cause de cette espèce de génie de l'inconfort qui l'habitait ; et elle souligne combien étaient difficiles à concilier, à une époque, le désir de devenir communiste (avant la guerre, naturellement) et de n'en être pas moins un produit évident de la bourgeoisie. Elle put apprécier aussi l'intérêt que voulut bien prendre l'écrivain, par exemple, aux loisirs de son employée.

À la fin de sa vie, Gide fumait beaucoup. Son médecin lui avait interdit le tabac mais lui n'en tenait pas compte, jugeant qu'après tout il avait tout dit, que mourir dès lors ne le tourmentait pas trop. Au point que Béatrix Beck, qui se trouvait dans sa chambre quand on célébra son dernier anniversaire, le 22 novembre 1950, estime qu'il pressentait alors la mort, qu'on peut même s'interroger : la souhaitait-il ? Il mourut le 18 février 1951. Elle assista, en compagnie de Robert Mallet, aux obsèques, à Cuverville.

Regardant en arrière, au travers de sa propre œuvre de romancière, l'ancienne secrétaire, du fond de sa retraite normande, dit : *«Gide m'a beaucoup apporté. C'est vrai que nous aimions lire, à la maison, que mon père, hélas mort à trente-sept ans, écrivait. Si bien que j'ai commencé à lire Gide dès l'âge de onze ans. Ce que j'ai aimé ? El Hadj, Philoctète, La Sorcière d'Andorre... Puis, Si le grain ne meurt m'a fortement intéressée, mais je crois qu'au-dessus de tout, je place Paludes. Par la suite, obligée, en sus de ma carrière d'écrivain, d'effectuer un second métier, il m'arrangea qu'on me demandât de parler de Gide et du nouveau Roman : ce fut l'objet de nombreux cours et séminaires au Québec et aux États-Unis.»*

\* Sur le même sujet, les lecteurs de *l'Homage à André Gide*, publié par La NRF à la mort de l'écrivain, ont en mémoire le texte qu'y publia Béatrix Beck, sous forme d'instantanés de souvenirs : "La sortie du tunnel", *La NRF*, novembre 1951, p.324-335.